

Maxime DECOUT : *Écrire la judéité. Enquête sur un malaise dans la littérature française* (Champ Vallon, 24 €).

L'essai de Maxime Decout explore différents aspects de la littérature française du XX^e siècle fortement marquée par ses écrivains et penseurs juifs et par l'effervescence intellectuelle que leurs œuvres et leur parole ont suscitée, avant et surtout après Auschwitz. La judéité est une entité aux contours difficiles à cerner. Les discours plus ou moins avisés hésitent entre des critères représentatifs associés, complémentaires, parfois contradictoires : des mythes prophétiques à l'Histoire, de la dispersion spatio-culturelle à la communauté de destin, de la vocation universaliste à l'affirmation identitaire, de l'émancipation assimilatrice au sionisme étatique... Les postures philosophiques de la judéité elles-mêmes sont multiples : de la mystique à l'athéisme... Si l'affaire Dreyfus a été le révélateur de la fièvre antisémite qui agitait la France à l'orée du XX^e siècle, elle a aussi précipité la séparation de l'Église et de l'État puis, par rebonds, dynamisé le mouvement intellectuel et littéraire de la Renaissance juive. La violence de l'Histoire a placé la question juive au cœur de l'écriture, même si celle-ci produit « le malaise en partage », entre nostalgie et rejet, des stéréotypes séculaires au travail de mémoire. Dans *Le Livre brisé*, Serge Doubrovsky note : « Il y a des manques de mémoire qui sont des manques d'âme. Une telle lacune me condamne désormais travaux forcés du souvenir à perpétuité. »

Les Lumières — comprenant aussi la « Haskala » juive — ont contribué à l'émancipation politique des Juifs d'Europe par étapes, selon les régimes politiques et les turbulences événementielles. Les Juifs ont activement participé aux avant-gardes des grands mouvements révolutionnaires, de la fin du XVIII^e au XX^e siècle. On ne s'étonnera pas que la mémoire juive soit essentiellement politique. La Renaissance juive (A. Spire, E. Fleg, G. Kahn, etc.) est porteuse d'espérances, d'engagement politique, elle tente de concilier assimilation et tradition, universalité et particularisme, avec un attachement fort aux enjeux républicains. Certains intellectuels jouent un rôle de premier plan dans de grandes revues nouvelles (Bernard Lazare et Julien Benda aux *Cahiers de la Quinzaine*, Jean-Richard Bloch dans la revue *Europe*, etc.), et dans la vie politique, tel Léon Blum, Président du Conseil du Front Populaire. Dans ce contexte de judéité revendiquée par la langue et légitimée par le droit républicain, l'antisémitisme se fait plus virulent. L'Académie française d'alors est un bastion de l'extrême-droite antisémite. L'Action française de Maurras, la propagande haineuse de Drumont, « l'âme lorraine » courroucée de Barrès, les pamphlets de Céline, etc. témoignent du climat délétère en France à la veille de la Deuxième Guerre mondiale.

Après les désastres de la guerre, l'extermination massive des Juifs d'Europe, Maxime Decout observe que l'antisémitisme se cherche des habits neufs. Après le défolement c'est le refoulement qui ouvre des voies nouvelles... La haine ouverte fait place au négationnisme et le conflit israélo-palestinien servira de prétexte infamant à comparer le « peuple juif sûr de lui et dominateur » (de Gaulle) à son bourreau, l'Allemagne nazie... Decout démontre que Jean Genet et Renaud Camus sont deux archétypes de cet antisémitisme du soupçon et de l'ambiguïté et que Badiou recourt à une argumentation souvent semblable. Ainsi, quand Genet affirme qu'Israël a porté « la guerre au cœur même du vocabulaire afin d'annexer [...] le mot holocauste et le mot génocide », Badiou, qu'on hésiterait à taxer d'antisémitisme, accuse les Juifs d'être devenus en Israël de nouveaux aryens, oppresseurs capitalistes et xénophobes qui trahissent l'héritage des camps. Au final, Badiou accuse et rejette la singularité historique juive, source de tous les problèmes. Lieu commun de l'antisémitisme au goût du jour : les mémoires victimaire seraient entrées en concurrence par la faute des Juifs, coupables de monopoliser l'Histoire et d'exploiter Auschwitz comme un fonds de commerce inépuisable... Quant à Renaud Camus,

dans son essai *Du sens*, il s'interroge avec une sollicitude soumoise : « Est-ce vraiment un service à rendre aux Juifs que de maintenir leur nom, éternellement, dans un statut aussi particulier, aussi dérogoire du droit commun ? » S'il se démarque de Céline ou de Rebatet, il se cache derrière un paravent de pacotille : « Les œuvres sans bêtise n'ont aucun intérêt. » La grossièreté antisémite banalisée ne serait donc rien de plus que « le sel de la littérature. »

La judéité persécutée et martyrisée a aussi attiré l'empathie et la solidarité actives. Maxime Decout analyse le philo-sémitisme que développent certains de nos écrivains (Zola, Péguy, Lyotard...). Zola a ouvert la voie, après *J'accuse*, enjoignant déjà d'« d'embrasser les Juifs, pour les absorber et les confondre en nous ». Deux philo-sémites au parcours singulier retiennent particulièrement l'attention de l'essayiste : Blanchot et Duras. Blanchot qui fut dans sa jeunesse antisémite proche de l'extrême-droite est bouleversé par Auschwitz et étudie la pensée juive, se découvre des affinités électives avec des penseurs juifs (Levinas). Ainsi Blanchot, « l'invisible », se projette et se judaïse dans *Thomas l'obscur* et « joue un rôle majeur quant au bouleversement de notre littérature et de notre philosophie, dans ses rapports avec la judéité ». Autres modèles, Robert Antelme et Jean Cayrol furent pour Blanchot « des hommes de la lumière » pour avoir su dire leur humanité en sauvant le langage après Auschwitz. Duras, « l'irrégulière », s'invente une judéité, judaïse ses personnages féminins, de Lol V. Stein à Aurélia Steiner : « Toutes les femmes de mes livres, quel que soit leur âge, découlent de Lol V. Stein. » Selon Decout, le philo-sémitisme est « une expérience à contre-courant, insulaire. » Sans doute, y a-t-il quelque excès de sa part à considérer le philo-sémitisme globalement comme une pathologie ou une folie, mais son analyse de ces deux auteurs atypiques semble fine et convaincante.

Maxime Decout met surtout en évidence l'extrême diversité de la parole et de l'écriture juives (et non juives) après Auschwitz. Toutefois, s'il souligne le retrait du politique de ceux qui avaient participé à la Renaissance juive, il semble ignorer l'engagement communiste de nombreux écrivains et intellectuels juifs dans la Résistance et après la défaite nazie. Certes, il y eut des désenchantements et les ruptures furent souvent retentissantes, mais demeurent les œuvres d'écrivains fidèles à leur exigence éthique (Marcel Cohen, Tristan Tzara, Vladimir Pozner, André Wurmser ou encore Charles Dobzynski auteur d'une monumentale anthologie de la poésie yiddish). L'essayiste retient d'abord les grands témoins survivants ; Primo Levi et Élie Wiesel ont dit leur difficulté à exprimer l'indicible, à nommer l'innommable : « se taire est interdit, parler est impossible » (Wiesel). La mémoire obsessionnelle des camps interdit l'amnésie, condamne à l'intranquillité : « avoir survécu était devenu une erreur, un fardeau » (E. Wiesel, *Le Mendiant de Jérusalem*). La parole de légation du survivant devient une quête de réparation par la littérature, mais il reste à briser des digues ! Il ne s'agit ni de magnifier la douleur, ni de la sublimer mais de transmettre une éthique et de juger l'Histoire. Parmi les héritiers de la mémoire blessée ou « greffée », les postures elles-mêmes sont diverses : du rejet impuissant ou du « rire malheureux » (Gary, Doubrovsky, Modiano) à la résistance obstinée au naufrage de la parole (Perc, Raczynow, Schwartz-Bart, Jabès, etc.). La mémoire martyre obtient une visibilité controversée avec *Le Dernier des Justes* d'André Schwartz-Bart (Prix Goncourt 1959), geste victimaire du peuple juif, à la fois terrifiante et fascinante. Mémoire vécue ou « mémoire greffée », écrire la judéité s'impose comme un devoir ou une fatalité sans possibilité d'échappatoire... Gary contourne d'abord sa judéité dans *La Promesse de l'aube* : « Ma mère était juive. Mais ça n'avait pas d'importance. » S'il refuse la nasse du déterminisme, il s'avère incapable d'éliminer sa part juive, son « demi-parapluie », raille-t-il. De *La Danse de Gengis Cohn* à *La Vie devant soi* (Ajar), Gary multiplie les pirouettes et les tourments jusqu'au suicide... Doubrovsky, « décoré de l'ordre de l'Étoile jaune », manie

lui aussi la pirouette, passant aisément de l'humour au tragique. En guise de devise ou de vocation forcée : « Métier, pour vivre. Seconde guerre, c'est ma vraie Occupation. » « Juif imaginaire », « orphelin du judaïsme », il se transforme en « témoin imaginaire » par la force du style et l'art de la fiction. Dans *La Place de l'étoile*, Modiano, iconoclaste, effectue sur le mode du pastiche et le ton de la dérision une traversée de tous les discours autour de la judéité ; discours de ceux qui ont prétendu « reconnaître » et classer le Juif ou lui renvoyer un miroir (de Céline à Sartre). Il dit le malaise de se vivre Juif. *Dora Bruder*, au contraire, est un récit d'appropriation mémorielle. Maxime Decout analyse fort justement qu'en enquêtant sur la judéité d'une autre, Modiano enquête sur sa propre judéité autrefois refoulée... Le modèle indépassable de Perec est Antelme. Faire apparaître la disparition constitue sa quête obsessionnelle. Son roman-lipogramme, *La Disparition*, peut être considéré comme une victoire sur le langage (l'absence du *e* représente, — métaphore invisible —, le vide d'*eux*, les disparus). L'esprit ludique ne saurait masquer la forêt foisonnante des signes.

La crise de la mémoire juive a suscité thèses et exégèses. Maxime Decout qui considère la judéité comme un outil herméneutique note qu'« à l'heure des mémoires et de leurs doutes, au moment où la mémoire juive est encore une lutte contre le présent mais aussi un combat contre l'horreur du passé, parfois une thérapie pour évacuer le poids de l'horreur, ni le simple étonnement, ni le violent humour noir, ni une philosophie du monde et de l'Histoire, ni une morale du souvenir, ni une explication du passé ne sont en tant que tels légitimes ou suffisants pour la littérature de la judéité ». Cette littérature continuera de « déranger les bonnes consciences et les amnésies. Gardienne du souvenir, même dans la fiction, elle nous rappelle à l'urgence de la mémoire... » Ouvrage utile et combien éclairant qui ouvre des pistes pour mieux appréhender l'exacerbation des crises et conflits identitaires d'aujourd'hui.

Michel MÉNACHÉ

Robert MISRAHI : *La Liberté ou Le Pouvoir de créer* (Autrement, 14 €).

Dans ce livre à la fois très beau et très éclairant, Robert Misrahi se demande pourquoi « l'idée au moins vague et générale d'une liberté à la fois certaine, malheureuse d'abord, et créatrice potentielle de sa joie et de son indépendance ensuite ne [fait] pas encore partie intégrante de la culture contemporaine ». Comme raison principale, il voit « la portée subversive de cette pensée par elle-même ». Effectivement, le sentiment de liberté, qui va de pair avec celui de responsabilité, n'est pas seulement subversif du point de vue du pouvoir collectif, mais aussi pour l'individu lui-même qui, éthiquement fondé, ne peut plus alléguer d'un insurpassable déterminisme pour esquiver l'effort de l'accomplissement.

Le philosophe reprend de façon très claire et rigoureuse les fondements de sa théorie, liberté première, sans laquelle on ne pourrait envisager de chercher à se libérer, et liberté seconde, réfléchie, créatrice, à laquelle on aboutit par une « conversion », non pas religieuse, établissant une « rupture », mais « acte du désir éclairé par sa propre réflexion et se déterminant soi-même à son propre dépassement ». Nous sommes déjà des sujets, dans un premier temps, ce qui signifie « simple conscience de soi, conscience de soi en première personne : et c'est cette conscience de soi-même qui est déjà libre. Non pas encore heureuse et souveraine, mais libre au sens précis où elle est capable d'une initiative imprévisible par quelqu'un d'autre qu'elle-même ». Puis, prenant conscience de nous-mêmes, nous vivons notre liberté comme « une indépendance heureuse qui aura tracé elle-même les voies de son accomplissement comme libre désir et joie ».

Robert Misrahi développe dans cet ouvrage une pensée du temps, perçu comme devenir et perpétuel accomplissement, ce qui, du point de vue collectif, permet de dépasser la rigidité du